

Martine Menès

Perspectives à partir d'une chaise vide

La chaise n'est pas vide

Ma contribution aux polémiques sur les fins concerne les fins de l'amour de transfert. J'interrogerai son articulation avec le transfert de travail : pas de savoir sans amour. Le sujet supposé savoir récolte l'amour, mais de quel amour s'agit-il ? Que devient-il hors de la cure ? Je vais faire part d'un certain nombre de questions dont les réponses restent à construire. La crise a eu sur moi un effet de réveil et des affirmations ont cessé de faire évidence. Par exemple, je me suis questionnée sur le sens de termes comme : Un d'exception, chaise vide, transfert(s). Pour arriver à cette question sur le lien entre analystes : ne peut-il se constituer qu'autour d'une chaise occupée, par un seul, qui attire et centralise de cette place les transferts (d'amour ? de travail ?) de tous ?

La chaise vide ferait problème car elle laisserait les petits maîtres s'en emparer, d'où le risque d'une guerre de clans. Il y a la solution du tous unis autour d'un seul, le même pour tous, qui a déjà fait ses preuves dans l'histoire. Je prends le risque de l'utopie en pensant à une autre possibilité d'organisation.

Depuis quand ?

Pour moi, la crise actuelle, que l'on s'accorde à dater d'environ trois ans, a commencé avec la fracture qui démarre à l'E.C.F fin 1989 et se solde à l'époque par la démission d'un certain nombre de membres dont des AE nouvellement nommés. Je cite quelques instantanés saisis sur le vif, à l'« instant de voir » de ce qui fut mon temps logique : « L'école ne saurait supporter la moindre division sans la ressentir comme une menace qui pourrait lui être fatale [...]. Je vois venir le jour où il sera demandé à tous les membres de l'Ecole, un par un, de faire publiquement acte de foi [...] ». Cette remarque prophétique est extraite d'une lettre ouverte intitulée "Le symptôme de l'ECF", écrite par Catherine Millot et adressée le 9 Janvier 1990 à tous les membres de l'ECF.

A propos de ses collègues qui déclarent craindre de « se désigner à la vindicte » s'ils manifestent ouvertement leur désaccord, Catherine Millot se demande sous l'empire de quelle « terreur » qu'elle qualifie de « sacrée » ils sont tombés. L'appel à l'acte de foi, le rapport au sacré, ont attiré mon attention récemment, car il s'agit d'un renvoi explicite à la croyance,

proche du dogme. Or l'ECF repose en effet sur une croyance qu'il s'agit bien de l'Ecole que Lacan a adoptée. Est-ce cet acte de foi qu'il s'agit actuellement de renouveler, mais surtout quel nouveau sens prend-il dans un tout autre contexte que celui de la dissolution ?

Cette école de psychanalyse fondée sur la foi non laïque, repose sur un lien transférentiel où l'amour est appelé comme trait d'union. « J'en ouvre les portes [...] à ceux qui m'aiment encore. » peut-on lire dans une lettre datée du 26 Janvier 1981 et signée de Lacan. En 1990, l'ECF2 est ouverte à ceux qui aiment non plus seulement Lacan mais l'Ecole. Depuis l'été 1998, pour continuer à inscrire son rapport à la cause analytique dans l'Ecole, il faut aimer l'Ecole identifiée au « Un d'exception », l'Ecole Une. Un glissement parallèle accompagne cette métonymie amoureuse : l'acte de foi porte non plus sur le fondateur comme en 1981, ni sur l'institution comme en 1990 mais sur le transfert de travail. Le bruit court que sans ce type d'organisation totalitaire, point de salut pour l'efficacité de la mise au travail et pour la production propre à chacun.

Qui a peur de la chaise vide...

J'arrive à mon temps de comprendre, comprendre pourquoi j'ai fait le pari sur l'Ecole sans m'interroger sur ce qu'était l'Ecole. Ma question a une double entrée que je vais essayer de nouer.

Première entrée : qu'est le « un d'exception » ?

Deuxième entrée : pourquoi cette grande peur du dénuement (J'emprunte cette expression à Serge Leclair qui l'utilisait dans une lettre intitulée Pas de deux, déjà, en 1977), de la misère conceptuelle ? Le transfert de travail ne peut-il exister que supporté par l'amour de transfert ? Sur Un, pas sur deux, encore moins d'eux ? Dans ce cas il s'agit d'un glissement du particulier de la cure vers le collectif du groupe.

J'ai entendu dire que J.-A. Miller a déclaré : « vous allez vous ennuyer sans moi ». Même s'il ne l'a pas dit, je l'ai cru. L'ennui, c'est que l'ennui renvoie à l'union (cf. Lacan in *Télévision*, p.41). Si elle est sacrée est-ce qu'elle constitue une garantie contre l'ennui ? L'union sacrée est-elle le modèle adéquat pour lier une communauté d'analystes ? Il faut dire qu'on n'y a guère le temps de s'ennuyer. Est-ce que se retrouver seul à soutenir son désir angoisse les analystes, au point de croire qu'ils vont y perdre le désir de travail ? Qu'ils vont s'ennuyer ?

..au point de s'asseoir sur son désir ?

La question rejoint celle sur la fin de l'analyse. Si la crise de 1990 et celle-ci à sa suite logique éclatent avec un grincement institutionnel autour des cartels de la passe, c'est peut-être parce que la passe reste une expérience où le particulier du passage à l'analyste peut se repérer hors des intérêts de groupe. Mais à ce propos aussi, des doutes sont émis depuis 1990 : « certaines

passes ont été mises en impasse par des manifestations de la vie associative » écrit Brigitte Lemérier in *D'Ecolophon* du 1^{er} octobre 1990.

La fin de la cure renvoie à une solitude structurale qui fait effectivement du un par un, infédérable par le lien à un Autre qui en principe (s')est bien barré. Cela entraîne-t-il une difficulté particulière à faire lien, parce que la chaise est vide ? Avons-nous oublié que si Lacan a ouvert sur l'amour, il a fondé sur le désir, qui est un autre nom de la solitude : « Je fonde - aussi seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause analytique - [...] », déclare-t-il le 21 juin 1964 dans l'acte de fondation de l'EFP.

Comment soutenir un travail sans garantie, un travail qui se passe d'un *go between* entre soi et l'Autre, qui d'ailleurs n'existe pas, comme chacun le sait maintenant ? Comment supporter le manque d'où seul s'origine le désir ?

En existe-t-il Un qui pourrait, lui seul, occuper la chaise ?

Il faudrait du Un, qualifié même d'exception, dit-on à l'Ecole, pour faire lien. Qu'est le Un ? J'appelle à l'aide les philosophes. En attendant leurs remarques, je pose quelques hypothèses.

- Le Un a un versant symbolique, c'est celui dont parlait Jacques Adam lors du forum du 14 Janvier. C'est l'unité signifiante, qui à elle seule ne dit rien, ne représente rien. Ce Un nécessaire mais pas tout seul, articulé dans une série, S1, S2,..., Sn, découpe le réel, mais pas tout le réel et introduit par cette opération, la différence.

- Il a un versant réel : qui ne se dit, ni ne se représente. Il se dit si peu que je suis incapable d'en dire plus, sauf que je pense qu'il est en lien avec le pas-tout, position contingente, féminine, Autre, qui pose du différent dans l'Un nécessaire. (cf. le séminaire XX *Encore* et *Scilicet* n;4 : " L'étourdit ").

- Il a un versant imaginaire : c'est le Un unifiant de la colle, c'est l'Eros sans ses flèches, c'est la fusion qui efface la différence, c'est le Un unaire qui lie la foule, une et indivisible, comme l'Eglise.

Jusqu'ici, le groupe s'organise autour de la prédominance d'une face du Un, qui le vectorialise pour le plus grand bonheur du transfert de travail :

Symbolique, qui permet de causer et tend vers le discours du maître ;

Réel, qui fait cause ;

Imaginaire, qui fait le plein en unifiant le transfert à la cause et noue par l'Eros.

Pour compliquer les choses, il ne faut pas oublier que chacun cherche son Un, voire le fabrique, comme il peut, en fonction de là où il en est dans son temps logique.

Que le transfert de travail à l'École ait été pour moi si évident pose la question de ce qui pourrait, hors du groupe réuni dans l'éros(tomanie) autour d'Un, ce qui engendre inévitablement des groupies, faire tenir ensemble des analystes. Que cet Un, qui plus est, soit qualifié d'exception, c'est-à-dire désigné, nommé comme unique et irremplaçable, le rend inéligible. Il existerait en soi. Cette existence pure est bien différente me semble-t-il de l'au-moins-un, formule qui suppose qu'il peut y en avoir plusieurs. Le au-moins-un se situe du côté de la référence, qui soutient la transmission. Il s'agit d'une logique ordonnée par le Symbolique, par le Nom-du-Père et non par le père de l'Imaginaire, de l'hainamoration oedipienne, qui ne va pas sans son revers de dangereuse fraternité.

Devenir un par un plus-un, à partir du zéro d'exception, voilà un programme d'exception.

Le pari, posé sans doute à chaque époque de dissolution, porte sur un lien nouveau que Lacan a prévu, qui est le lien social inauguré par le discours de l'analyste, un discours qui produit la vérité comme savoir. A chacun sa trouvaille, reste à trouver les moyens de la collectiviser. Si c'est grâce à l'amour, Lacan y a pensé, ce sera un nouvel amour, qui ne va pas sans une tension vers la sainteté quand il s'agit de celui de l'analyste. (Lacan in *Télévision* , pp. 28 et 29).

L'au-moins-un est une possibilité offerte à tous, un par un, dans sa modalité de plus-un. C'est une position d'exception, à partir du Un nécessaire qui rend possible l'universel. Cette position que je rapprocherais de l'identification première décrite par Freud, d'incorporation, inobservable mais requise pour entrer dans la subjectivation, n'a rien à faire avec le mirage «d'être le seul », mirage que Lacan qualifie d'infatuation,(Discours à l'AFP du 6/XII/1967 in *Scilicet* n°2/3, p 10).

L'orientation ne se fait plus dès lors sur l'amour mais sur des signifiants qui orientent, voire ordonnent au sens de mettre de l'ordre, pas de faire slogan. Il s'agit encore d'une orientation à partir d'un père, mais pas du père de l'amour. Dans l'application aux formules de la sexuation des catégories modales d'Aristote (cf. *Encore* et "l'Etourdit") il y a l'au-moins-un qui dit non, père de la horde ou de la jouissance dira Lacan, d'où s'engendre le père mort de la loi oedipienne. C'est de la place vide du père mort que chacun peut se compter et compter les uns sur les autres.

Ce pourrait être le principe d'une communauté de pousse-aux-saints qui ne soit pas un groupe d'apôtres, chacun seul avec sa cause. S'il faut compter avec l'exception, (maintenant j'appelle à l'aide les mathématiciens mais l'ignorance relative ne m'empêche toujours pas de poser quelques hypothèses), c'est me semble-t-il, avec le zéro d'exception, c'est-à-dire la

chaise vide, l'ensemble vide, à partir duquel chacun peut se compter. Comment se compter ? Eh bien grâce au plus-un. Le plus-un est une fonction d'exception, dite successeur, qui s'engendre de l'ensemble vide et qui permet de faire série. (Lacan in *Scilicet* n°5: "...ou pire"). Le transfert de travail pourrait s'accrocher à un amour de transfert nomade, qui se porterait sur un plus-un choisi en fonction d'un thème de travail, d'une question, ou autre trait, choisi donc au cas par cas et jamais définitif, encore moins unique. Ce transfert lié au désir de savoir suppose un transfert sur son propre travail et suppose d'attendre des lumières de ses manques et de ceux de quelqu'autre et non du plein de l'Autre.

Conclusion provisoire

Pour faire une communauté d'analystes partons du zéro, position d'exception (le Réel ?). Ensuite faisons appel au plus-un, fonction d'exception prise dans le Symbolique qui permet à partir du zéro d'exception la série des uns par uns. Et là évidemment l'Imaginaire prend sa part.